

Chapitre 1

Chez le notaire

Fabien, qui se croit sur un petit nuage, vient de refermer la porte de l'étude du notaire, un dossier de feuilles A4 sous le bras. L'air vif de ce mois de janvier le surprend, pourtant, jusqu'à présent, l'hiver s'est montré plus clément que les années précédentes. « C'est dû au réchauffement climatique, disent certains, tandis que d'autres supposent que l'axe de la terre s'est incliné suite à la fonte des glaces du pôle ». Dans l'étroite rue à sens unique, il retrouve son 4X4 garé à moitié sur le trottoir et d'un clic en ouvre les portières pour se mettre à l'abri du froid.

Comme dans un rêve, il s'est rendu chez le notaire du bourg suite au courrier reçu quelques jours auparavant. Fabien, intrigué par l'enveloppe portant le cachet d'un village inconnu situé dans l'Aveyron, avait noté sur son agenda ce rendez-vous à l'étude notariale le mardi 20 décembre à 9 heures sans connaître le réel motif de la convocation. De quoi pouvait-il s'agir ? Il était loin de se douter du sujet de l'entretien lorsqu'il s'assit dans un fauteuil confortable devant un bureau en chêne massif. Le notaire, un homme âgé, aux cheveux blancs encore drus,

l'examina d'un air sévère derrière ses lunettes posées sur le bout du nez et se racla la gorge avant de commencer. Un sourire aurait rassuré Fabien, sur des charbons ardents. Que lui voulait cet homme ? Était-ce pour une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Il envisageait le pire en se tordant les mains qui dénonçaient sa nervosité. Était-ce par sadisme, pour prolonger son malaise que le notaire tardait à entamer l'entretien ? Après des minutes qui lui parurent interminables, le notaire prit enfin la parole en le regardant droit dans les yeux.

– Si je vous ai convoqué aujourd'hui, Monsieur Dumer, Fabien Dumer, professeur de français, c'est bien ça ?

– Oui, Maître, répond Fabien d'une voix mal assurée.

Subitement, il s'est mis en tête qu'il s'agit d'une procédure de divorce demandée par Édith et des formalités relatives à une séparation des biens. Mais pourquoi avoir choisi un notaire dans l'Aveyron puisqu'ils vivent dans le Rhône ? Cela ne tient pas.

Le notaire poursuit :

– Je dois vous annoncer une mauvaise nouvelle...

C'est bien ça, pense Fabien, c'est pour la procédure de divorce...tandis que le notaire poursuit après une légère hésitation, Paul Dumer, votre oncle vient de décéder.

– Mais, je... tente d'ajouter Fabien complètement ahuri par cette nouvelle car il ne se connaissait pas d'oncle.

– Ne m'interrompez pas et laissez-moi terminer, dit le représentant de l'État d'un ton qui n'admet pas de réplique, vous parlerez à votre tour, ne me coupez pas la parole. À sa mort, votre oncle Paul Dumer a fait de vous son légataire universel. Je vous ai convoqué au sujet de la donation. Vous

avez le droit de l'accepter ou non, mais avant de répondre, à votre place, je réfléchirais.

Un coup violent, asséné sur sa tête, n'aurait pas provoqué autant de surprise. Il s'attendait au pire, voilà qu'on lui annonçait une bonne nouvelle, il allait hériter. Après avoir repris ses esprits il demande :

– De quoi s'agit-il exactement ?

– Il vous lègue sa maison, tout son contenu et une belle somme d'argent. Si vous acceptez, vous devez signer ces papiers qui font de vous le propriétaire de ses biens.

L'ahurissement de Fabien est visible. En effet, il vient à l'instant d'apprendre à la fois l'existence et la disparition de ce vieil oncle, un frère aîné de son père, décédé à l'âge de 80 ans. Sa famille, n'a jamais évoqué l'oncle Paul devant lui. Pourtant, lui revient en mémoire une conversation de ses parents dont il avait été témoin en son enfance. Il s'agissait d'un vieil original parti faire sa vie à l'autre bout du monde sans jamais donner de ses nouvelles. Son père, avec colère, avait prononcé des mots très durs à son égard : « qu'il ne revienne surtout pas semer la pagaille ici, il peut bien crever là-bas ! »

– De qui parles-tu papa ? avait osé demander Fabien, en surgissant dans le salon.

Patrick, surpris par la présence de l'enfant, avait répondu :

– Ce ne sont pas tes affaires, gamin, cela ne te regarde pas !

– Va jouer dans ta chambre, avait ajouté Hélène.

Fabien, âgé de huit ans, n'avait attaché aucune importance à cette conversation qui ne le concernait pas et ne

s'était pas posé de questions au sujet de cet individu peu recommandable qui exacerbait son père. Cette conversation dont il a gardé le souvenir lui dit qu'il pourrait bien s'agir de son oncle.

Les années passèrent, Fabien fit ses études, et entra dans l'enseignement. Après le décès prématuré de ses parents dans un accident de la route, pris par sa difficile carrière et la rencontre d'Édith qui deviendrait son épouse, il n'avait pas eu le loisir de s'intéresser à ses ancêtres. Il attendait l'âge de la retraite pour dresser son arbre généalogique. En consultant les registres d'État Civil des mairies, il aurait sans doute appris l'existence de l'oncle Paul, mais pas le motif qui l'avait amené à s'expatrier. Il avait rangé dans un carton les papiers laissés par ses parents, des lettres, des photos qu'il projetait d'ouvrir quand il en aurait le temps.

Arrivé à l'âge de 50 ans, Fabien, qui se croit seul et sans famille, ne ressent aucun chagrin pour la disparition d'un homme dont il ignorait jusqu'à ce jour l'existence.

– Votre oncle, poursuivit le notaire, n'a pas de descendance, ses biens vous reviennent. Si vous ne le connaissiez pas, lui, par contre savait que vous existiez puisqu'il fait de vous son légataire, voyez, votre nom est marqué là : Fabien, Paul Dumer.

– Ce qui me surprend c'est que mes parents ne m'aient jamais parlé de lui ?

– Il vivait solitaire et communiquait peu. Il avait quitté la France pour oublier une peine de cœur et s'était installé en Côte d'Ivoire où il vivait, au jour le jour, de son habileté manuelle qui l'amenait à faire de petits travaux de plomberie, d'électricité ou autres. Une opportunité le fit remarquer du président. En effet, suite à un terrible accident de la route concernant le fils de celui-ci, les médecins recher-

chaient un donneur de sang appartenant au groupe 0+ si bien que Paul se proposa en sauvant la vie du jeune homme. En récompense de son dévouement, Paul fut employé comme contre maître dans les plantations de cacao présidentielles. Au bout de quelques années, sa fortune faite, il avait choisi de s'établir dans ce bourg rural offrant toutes les commodités, où il recherchait la paix. C'était un vieil ours que les voisins n'osaient pas aborder. On ne lui connaissait pas d'ami, ni d'ennemis non plus, pourtant, il était bon. Voilà les clefs de la maison, une grande demeure à la sortie du village, vous ne pouvez pas la manquer. Bonne adaptation, vous êtes mon dernier client et dès ce jour, je ferme l'étude pour m'en aller au soleil.

Cette nouvelle arrivait à un moment propice. En effet, le couple qu'il formait avec Édith battait de l'aile depuis plusieurs années. Fabien n'avait jamais eu le courage de prendre son sort entre les mains et de tourner la page. Où serait-il allé en quittant le domicile conjugal ? Vivre à l'hôtel ou prendre une location n'était pas financièrement la meilleure solution. Il était au bout du rouleau, une opportunité se présentait, le décès de l'oncle Paul tombait à point en lui offrant le refuge de sa maison.

À ses débuts dans l'enseignement, Fabien avait acheté à crédit un appartement dans la banlieue de Lyon. Il n'en avait jamais changé avec Édith qu'il avait rencontrée lors d'une sortie scolaire. C'était sa première année dans le collège où il avait été affecté en qualité de professeur de français. Ce jour-là, la Principale de l'établissement l'avait désigné pour encadrer un groupe d'élèves qui partait en Alsace pour une semaine, accompagné par deux professeurs Édith et Marie-Paule. Elle avait jugé bon de joindre un homme à ce duo mais, Fabien n'était pas friand de ce genre de sortie où il fallait guetter les moindres faits et gestes

d'une quarantaine d'ados qui ne cherchaient qu'à profiter de l'occasion pour faire les 400 coups. Il n'était pas question, pour le nouveau venu dans l'établissement, de se défiler pour échapper à la corvée. Les deux accompagnatrices l'avaient à peine salué en prenant place à l'avant du car pour bavarder à l'aise, tandis qu'il se crut obligé de s'asseoir à l'arrière, parmi les adolescents. Elles se reposaient sur Fabien pour faire preuve d'autorité et ne lui avaient pas encore adressé la parole.

Les jeunes, filles et garçons issus de classes de 5ème et de 4ème n'étaient pas aussi turbulents qu'il l'avait pensé. Ils avaient gagné ce voyage suite à un concours de poésie proposé par la Mairie de la ville. Il s'agissait d'écrire des textes se rapportant à la protection de l'environnement. Édith, les avait si bien initiés dans ce sens qu'elle eut la surprise de voir ses élèves récompensés par un voyage de quatre jours à Strasbourg offert par la Mairie de la ville. Le programme proposait la visite de la ville en bateau-mouche, la cathédrale, le palais Rohan, le marché de Noël et le Parlement. Ils feraient aussi une incursion outre-Rhin pour visiter le musée de l'automobile à Stuttgart. Quelle belle récompense pour ces élèves de banlieue qui n'avaient guère l'occasion d'en sortir !

Le voyage gratuit enchantait les parents. Dans le car, les jeunes poètes notaient ce qu'ils voyaient pour faire un compte rendu destiné à leurs copains au retour. La Principale du collège avait demandé aux accompagnateurs de prévoir une exposition détaillée sur les péripéties du voyage, en guise de remerciements au Maire de la ville qui avait financé le déplacement. Au fil du temps, Édith et Marie-Paule s'étaient rapprochées de Fabien. Les deux célibataires exerçaient leurs charmes sur lui si bien qu'il tomba sous celui de la blonde Édith aux yeux verts. Marie-Paule

s'était jetée sur le conducteur du car en laissant Fabien à Édith et c'est à partir de ce voyage qu'ils avaient décidé de se marier.

La vie d'un couple d'enseignants n'est pas toujours aussi simple qu'on pourrait le penser. Ils partaient tous les jours à la même heure pour rejoindre le même lieu de travail, se retrouvaient à midi à la cantine et rentraient le soir chez eux après les cours de 17 heures. Comme ils n'avaient qu'une voiture, quand l'un finissait plus tôt, il attendait l'autre dans la salle des profs en corrigeant ses copies. Rentrés chez eux, ils prenaient un café en hâte puis se dirigeait chacun vers un coin de l'appartement pour ouvrir son cartable et préparer les cours du lendemain. Édith avait pris l'habitude de corriger ses copies au lit sans se soucier des mouvements d'humeur massacrate de son conjoint qui aurait bien voulu dormir. Ils passaient ensemble leurs congés, c'est elle qui choisissait la destination. Jamais ils n'allaient à la mer car elle préférait la montagne et lui, pour ne pas avoir d'histoire, acceptait sans condition les désirs de l'autre. Au fil du temps, il se faisait du souci pour sa retraite et se demandait comment il pourrait accepter la présence de son épouse 24 heures sur 24 sachant qu'elle ne lui accordait aucune liberté. Quand elle faisait les courses, il devait l'accompagner en poussant le caddy. S'il donnait son avis sur le choix des produits, elle n'en tenait pas compte. Le plus dur pour lui, consistait à la suivre dans les boutiques de fringues. Les stations devant les cabines d'essayage lui devenaient insupportables, tandis qu'il aurait pu visiter les rayons de vêtements masculins, il restait debout la plupart du temps ou assis sur un tabouret quand il en avait la chance. Édith exigeait qu'il donne son avis à chaque nouvel essayage. Elle passait des dizaines de vêtements sans jamais en trouver un à son goût et c'était à lui de traverser le magasin les bras

encombrés de vêtements qu'il allait remettre dans leur rayon. À son grand désespoir, ils sortaient souvent les mains vides et Fabien se demandait comment il allait encore supporter d'entrer dans d'autres boutiques où se reproduirait le manège infernal. C'était la même chose quand elle achetait des chaussures. Un jour, il eut la satisfaction de constater qu'elle avait enfin trouvé chaussure à son pied, mais, quand elle demanda à la vendeuse de lui donner la même paire que celle qu'elle venait d'essayer la vendeuse répondit :

– Je regrette, Madame c'est le seul modèle du magasin.

Édith répondit :

– Vous ne croyez tout de même pas que je vais acheter des chaussures dans lesquelles d'autres ont mis les pieds pour les essayer !

Et il fallut faire d'autres boutiques qui prolongèrent indéfiniment le supplice de Fabien.

Quand Madame décidait de faire de la marche, ils devaient parcourir des dizaines de kilomètres en voiture pour sortir de la banlieue afin de trouver un coin de nature. Quand la voiture stoppait devant un pré, il n'était pas à son goût, l'herbe était mouillée, l'herbe était haute, alors ils retournaient à la ville jusqu'au jardin public où ils retrouvaient les gens faisant leur footing dans des pelouses bien tondues, sur des allées gravillonnées où la nature, domestiquée, avait perdu ses charmes.

Les semaines passaient, sans aucun loisir. Une fois par mois, ils se rendaient au centre commercial de Lyon, sous le « Crayon » pour manger une pizza avant de s'engouffrer au cinéma. Et puis, c'était le retour sur les boulevards où se

pressaient des foules de voitures qui retournaient au bercail dans la cité dortoir.

Une fois par an, ils allaient s'oxygéner à Chamonix. Édith sélectionnait un camping destiné aux enseignants. Elle s'y sentait en sécurité en côtoyant, selon ses affirmations, des gens bien éduqués, des gens propres, des personnes modèles avec lesquelles elle pouvait discuter en utilisant du bon français. Fabien se moquait d'elle en disant : « mais ce sont des personnes comme les autres et non de petits saints ».

À près de 50 ans, c'était un homme aigri, taciturne, grand, sec et maigre, dont le front commençait à se dégarnir. Son visage agréable aux yeux bleus, mais sans éclat, reflétait un air de profonde tristesse et de soumission qui lui donnait dix ans de plus. En pleine force de l'âge, il semblait éteint, aucune flamme ne brillait dans son regard, il supportait la vie comme un fardeau, sans espoir de voir une lumière au bout du tunnel. Comme le bébé langé et serré dans des bandelettes, semblable à une momie égyptienne, il était soumis aux désirs de sa moitié tyrannique dont il ne pouvait se dépêtrer, par manque de volonté. Pour compenser son absence d'autonomie, il s'évadait en esprit et s'investissait dans sa passion secrète qu'il exerçait à ses moments perdus en faisant mine de préparer ses cours. Oui, Fabien écrivait et c'est dans l'écriture qu'il prenait son envol, en affirmant son indépendance sans crainte des représailles. Il s'inventait un personnage à l'opposé du sien, entreprenant, risque-tout, indépendant, à fort caractère. L'écriture était sa délivrance.

Durant des mois, il avait réussi à ne pas se faire prendre et trouvé la tactique pour cacher son petit plaisir à son épouse qui, le voyant penché sur ses copies ne se doutait de

rien. Fort de cette manœuvre, il avait terminé son roman et déniché un éditeur qui aidait les débutants à se faire publier. Pour un prix raisonnable, il lui avait édité une vingtaine d'exemplaires de son premier livre. Il croyait les avoir bien dissimulés dans l'angle du salon qui servait de bureau mais n'avait pas compté sur le remue-ménage qui précédait le départ en congés la semaine de Noël. En effet, les valises étaient rangées dans un placard caché par le bureau. Le vendredi 16 décembre, après les cours, quand Édith déplaça la table pour en ouvrir la porte, elle découvrit aisément le carton qui contenait les exemplaires du roman toujours sous papier cellophane. Intriguée, elle en sortit un paquet de cinq ; sur la couverture du premier, s'étalait en lettres majuscules le nom de son mari Fabien Dumer, au-dessus du titre « Confusions ». En découvrant le pot aux roses son sang ne fit qu'un tour. Ce fut l'esclandre le plus sonore que Fabien connut.

« Voilà que tu écris en cachette à présent ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Tu crois qu'on est assez riches pour gaspiller de l'argent à des balivernes ? »

Fabien, le nez baissé, prit l'attitude d'un enfant fautif qu'on réprimande ce qui exaspéra d'autant plus la colère d'Édith qui vociféra : « Tu n'as rien à me répondre ? Je ne compte donc plus pour toi pour ne pas me mettre dans la confiance ? Pour qui me prends-tu ? Et quand trouves-tu le temps d'écrire toi qui n'as jamais une heure à me consacrer ? »